

# LA QUESTION DE LA PATRIMONIALISATION DES TRACES SOUS-MARINES

*THE QUESTION OF INCLUDING UNDERWATER TRACES  
INTO OUR CULTURAL HERITAGE*



JEAN-MICHEL LE BOULANGER

Cet ouvrage vise à présenter un état des lieux de la recherche archéologique sous-marine au seuil d'un siècle nouveau, mais aussi à apporter des éléments de réflexion sur les processus de patrimonialisation qui en résultent. Comme pour toute mise en patrimoine, les objets et traces présentés aux regards des publics doivent être contextualisés. Ici, le propos est très singulier car les objets exposés sont issus de gisements inaccessibles au plus grand nombre qui ne peuvent être perçus directement dans leur globalité. Il en découle une nécessaire et complexe médiation. Pour ce faire, la mise en patrimoine des traces sous-marines fait appel à des moyens techniques, photographiques ou audiovisuels souvent sophistiqués.

Le patrimoine n'est pas la transcription du passé, mais une sélection de traces auxquelles nous donnons une valeur. La notion s'est développée depuis la Révolution française, et tout au long de la construction de l'État-nation, avec quelques grands moments qui de Guizot et Mérimée à Malraux participent à la structuration de nos imaginaires nationaux. La dernière période historique, depuis les années 1970, permet une évolution considérable du concept qui vient nourrir les émergences des territoires du local. La valeur d'ancienneté, définie par Aloïs Riegl, répond alors à Guizot qui nous parlait d'histoire. L'ancienneté d'un monument, d'une trace, ne dit pas son histoire. Mais son approche sensible est facile : nul besoin de savoirs, de connaissances historiques, de contextualisation, pour ressentir cette émotion simple face à l'âge qui marque les murs des chapelles, la patine des vieux outils, les coques de bois des vieux

bateaux... C'est le passage de l'histoire, adossée aux États-nations, à la notion floue d'ancienneté qui s'applique aux petits territoires de nos affections et à leurs objets érigés en symboles. Ainsi va-t-on jusqu'à la « folie patrimoniale » justement dénoncée par Henri-Pierre Jeudy, quand tout peut devenir patrimoine. N'oublions jamais que c'est le présent qui choisit les traces du passé qu'il va patrimonialiser. Le passé propose, le présent dispose.

Intégrés à des discours identitaires, où le tourisme a grande place, les traces devenues patrimoine peuvent être euphémisées, décontextualisées, et, de plus en plus, esthétisées. Le patrimoine maritime, plus que d'autres patrimoines, nous livre tant d'exemples de ces jeux complexes de la mémoire et de l'absence, de ces tris parmi les traces, de ces objets esthétisés et des contextes oubliés, si ce n'est maquillés ou cachés. Des bateaux, évidents objets symboles des pratiques maritimes, sont ainsi mis en scène et fêtés sous les lumières de nos événements estivaux. On en oublie presque que souvent ils sont bien neufs, ces objets du patrimoine, récentes répliques inspirées de navires anciens. Et l'on oublie la peine, le travail et les drames au profit de statues, éclairées, apprêtées, nous parlant d'ailleurs et d'infini, de jadis un peu inventés, de rêves et de beauté. Le tout magnifié sous les lumières des télévisions et les flashes des photographes. En Bretagne, combien de bateaux entretenus ou reconstruits ? Et combien d'usines de conserve ? L'histoire maritime de la Bretagne nous enseigne pourtant que si les ports se sont tant développés, c'est grâce à la sardine, au thon, au maquereau,



autant de poissons mis en boîtes de fer-blanc. Sans usine, pas de bateaux. Combien de patrimonialisation de bateau? Des dizaines, des centaines sur nos littoraux. Combien d'usines? Si peu. Quelques traces ont donc été sélectionnées. Et parmi celles qui sont gommées, qui n'apparaissent pas ou si peu dans nos mises en patrimoine, celles qui nous rappellent les faces noires, les faces cachées, les douleurs, les aspérités et les drames.

L'histoire de nos relations avec la mer est double : la mer est la vie et la mer est la mort. La mer isole et elle relie aussi. À Douarnenez au cours du XX<sup>e</sup> siècle, 870 périés en mer, soit bien plus, en cette ville portuaire, que tous les morts de toutes les guerres de ce siècle sanguinaire. La mort en mer est un élément central des constructions identitaires de ce port. Un élément capital. Mais un élément si peu mis en avant. L'absence est absente... on n'en parle pas. Nul discours ou si peu. Or, combien de femmes en noir et combien d'orphelins?

Or, les mises en patrimoine sont essentiellement des mises en lumière des beautés de la mer. Elles gomment les duretés. Les traces sous-marines comportent ainsi des spécificités.

La terre porte les stigmates de ses grandeurs et de ses blessures. La terre est palimpseste. Palais, ruines, traces, rides et sillons, nous les voyons. Nous pouvons les regarder. Ils font partie de nos jours et deviennent des références territoriales et des « hauts-lieux » parfois. Et quand l'âge des patrimonialisations locales est venu, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, ces traces, même médiocres, offertes à nos yeux, ont pu être protégées pour être transmises. Car, si l'on veut bien les documenter, elles nous disent, un peu, d'où l'on vient. Elles portent, croit-on, le secret de nos origines. La mer, elle, que depuis deux ou trois siècles nous apprenons à regarder, la mer n'a pas de mémoire. Elle naît chaque jour. Elle naît à chaque instant. Elle n'a pas d'âge. Elle ne porte aucune marque du temps sur sa peau. Avons-nous assez insisté sur le rôle du visible dans la construction de la notion patrimoniale? Ce que l'on voit, avec ses yeux. Ce que l'on voit et que l'on s'approprie, petit à petit, au fil du temps. Les géographes nous apprennent qu'à partir de nos espaces de vie nous composons des espaces vécus, intériorisés, appropriés, rêvés ou fantasmés. Ainsi la trace, dès lors qu'elle est appropriée peut devenir patrimoine, dans une démarche où le regard importe tant. La valeur d'ancienneté, mise en avant par Riegl, dont nous parlions plus haut, se nourrit du regard et chacun voit. Cette valeur tient là le fait qu'elle est si partagée, si démocratisée. La ruine est vue, on la sait ancienne, et sans connaissances histo-

riques, sans documentation, cette ancienneté déjà lui donne richesse. Non, le patrimoine n'est pas l'histoire. Mais de la mer nous ne voyons que la surface. Jamais les profondeurs. Les profondeurs de la mer sont invisibles. Or, si la surface de la mer naît ou renaît à chaque instant, les fonds marins portent et cachent les traces du passé. C'est le fond qui nous parle des temps d'avant et des drames souvent. La profondeur des eaux recèle la profondeur du temps, alors que la surface est un présent permanent. La surface de la mer est d'ailleurs une métaphore de notre civilisation que François Hartog qualifie de présentisme et Michel Maffesoli de présentisme. L'histoire y est invisible. Chaque image chasse la précédente. La mer que nous voyons, et que tant de contemporains aiment regarder, n'a pas de mémoire. Du moins pas de mémoire visible.

Sur la terre, nous construisons nos chez-nous fruits de nos espaces de vie et de nos espaces vécus; territoires de nos souvenirs et de nos affections; lieux de nos projets et de nos ancrages. Le lieu approprié. Et c'est pour l'illustrer que nous construisons nos patrimoines. La mer, au-delà des traités et des accords internationaux, n'appartient à personne, intimement, profondément, dans le secret des référents territoriaux de nos identités. Et en dehors des baies et des rades, au-delà de la frange littorale, se pose la question de l'appropriation sensible, intime, d'un espace que personne ne mesure ni n'arpente.

Les traces qui sur la surface terrestre s'offrent à nos regards sont de toutes sortes. Signes de richesses et de grandeurs, du talent des hommes et de leurs rêves; signes des labeurs et des drames, ruines des guerres et des misères. Les traces que l'on fouille dans les profondeurs marines portent en elles un élément fondamental : elles naissent, pas toujours nous le savons bien, mais le plus souvent cependant, du drame. En ce cas, impossible, *a priori*, d'éluider les circonstances de l'accident, les agonies et les morts.

Ces trois spécificités doivent nous alerter. Elles engendrent un premier risque : que l'invisible le reste et qu'aucun programme de fouilles ne soit mené, sur des bases scientifiques. D'où l'importance de la présence historique pour toujours rappeler que l'histoire dite maritime se prolonge jusqu'aux fonds sous-marins. D'où l'importance du Département des recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines du ministère de la Culture, mais aussi de ces associations qui œuvrent, au nom même de l'histoire. D'où l'importance de cette organisation de la recherche sous-marine dont le colloque organisé à Lorient a traité.



Le second risque est évident : à l'issue d'un tri basé sur des critères a-historiques, nous pourrions nous contenter, et l'on sait combien la tentation existe, de présenter des fouilles sous-marines comme une gigantesque chasse au trésor, dans un pays de fantasmes et de rêves, l'espace des aventures marines et des grands mythes de la marine à voiles. Des cargaisons d'or, des objets merveilleux, des mystères. Dans un monde d'images, de spectacles et de divertissements, il y a là facilité mais aussi, effectivement, grand risque. D'où l'importance des mises en patrimoine qui n'abandonnent aucune contextualisation. Il faut oser présenter les drames du passé, car eux aussi fondent l'histoire que nous devons écrire. Écoutons Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau, dans *L'Intraversable beauté du monde*<sup>1</sup> :

« Ce qui remonte du gouffre.

C'est une rumeur de plusieurs siècles. Et c'est le chant des plaines de l'Océan.

Les coquillages sonores se frottent aux crânes, aux os et aux boulets verdés, au fond de l'Atlantique. Il y a dans ces abysses des cimetières de bateaux négriers, beaucoup de leurs marins. Les rapacités, les frontières violées, les drapeaux, relevés et tombés, du monde occidental. Et qui constellent l'épais tapis des fils d'Afrique, dont on faisait commerce, ceux-là sont hors des nomenclatures, nul n'en connaît le nombre.

Et sans doute, au monde, avant et après ces traites, y eut-il combien d'autres gouffres ouverts, sous toutes les latitudes, et concernant combien de peuples [...]

Ce qui reste de ces anciens transbordés, ce limon des abysses, c'est tous les mondes anciens qui ont été broyés jusqu'à donner vrai lieu à une région nouvelle. Un monde avait laminé l'Afrique. Les Afriques ont engrossé des mondes au loin. Cela manifeste et nous fait comprendre le Tout-monde, donné en tous, valable pour tous, multiple dans sa totalité, qui se fonde sur cette rumeur des abysses [...]

Et toutes les rencontres du monde prennent souche dans ce limon [...]

Un coquillage, une conque touchent là un crâne, ici le limon bouge, libère une bulle qui monte du fond de l'Océan, non pas pour hurler, se plaindre ou haïr, mais juste, chargée de hautes ténèbres, pour s'offrir tranquille à la lumière ».

Au-delà du visible et de l'invisible, il y a une histoire qu'il « faut offrir tranquille à la lumière ». Et c'est notre responsabilité scientifique que de le faire. Une question de respect et d'éthique.

Le dernier risque est lié à la non-appropriation de la trace sous-marine, laissée aux experts, aux plongeurs, aux spécialistes, qui empêcherait sa patrimonialisation. D'où l'importance des médiations et donc des musées, des lieux d'expositions et des lieux de culture qui nous parlent de ces destinées maritimes.

Contextualiser toujours, refuser les facilités de l'esthétisation et les euphémisations, voilà un programme ambitieux. On pourrait appeler cela « l'éthique du patrimoine ». L'archéologie sous-marine nous y invite, fort heureusement.

## NOTES

1. GLISSANT E., CHAMOISEAU P., *L'Intraversable beauté du monde, adresse à Barack Obama*, Galaade – auteur de vue, Institut du tout-monde, 2009.

